

BIBLIO

L'avaleur de feu,
de Anise Koltz

Éd. Luxembourg,
Québec, Phi,
Écrits des Forges,
coll. « Graphiti »,
n° 48, 96 p., avec photos
de l'auteure.

« Mon poème est une bête de sacrifice / à fourrure noire », écrit Anise Koltz à la page 28 de son éblouissant recueil. Et, à cette page, précisément, tout s'éclaire. Non que ces textes manquent de netteté. Au contraire, ils ont le tranchant du rasoir et je connais peu de poètes qui parlent avec autant de franchise sans tomber dans le prosaïsme. L'éloge n'est plus à faire de cette auteure qui, de livre en livre, aiguise ses couteaux et perce la panse des illusions et de tous les dopages éthérés du « spirituel ». D'une certaine façon, on pourrait dire que la poésie consiste, pour elle, à appeler un chat un chat, et qu'elle demeure, comme un Follain, comme un Guil-

levic, attachée avant tout à l'exactitude, même et surtout lorsque les sentiments la sollicitent.

Il reste que ce minutieux examen d'une situation en l'occurrence douloureuse — car Anise Koltz commence par avouer le désarroi d'un deuil — n'élude pas le mystère. Et il m'a bien fallu atteindre le poème de la page 28 pour saisir que la violence froide de la poétesse procédait, tant pour elle que pour ses lecteurs, à la manière d'un rituel. Le « sacrifice » ici annoncé a bien pour fonction de canaliser, détourner et subsumer la violence.

Celle-ci prend corps dès l'origine, comme l'atteste ce saisissant poème dédié à la mère de l'auteure: « Lorsque je / déballe pour toi / les os de nos ancêtres / tu me tournes le dos / pour me dire / que je ne suis pas / de ta race ».

Mais cette rage qui s'en prend aussi bien à Dieu et aux ombres,

n'a peut-être pas le dernier mot. Son implacable et impeccable fureur choisit le poème pour victime et la parole pour couteau. Ainsi jaillit le sang d'un amour qui ne peut se dire et d'une douceur bien plus crédible que les alanguissements du mauvais lyrisme. Ainsi, Anise Koltz, en tranchant les artères de l'illusion, se sauve-t-elle, et nous avec elle, du désespoir.

Cerise rouge
sur carrelage blanc,
de Maram al-Masri

Éd. Luxembourg,
Québec, Phi,
Écrits des Forges,
coll. « Graphiti »,
n° 47, 128 p.,
traduction
de Fr. M. Durazzo,
préface de Lionel Ray.

Ce qui vous attache à un livre de poèmes, ce qui vous donne d'emblée le sentiment d'une œuvre forte, heureuse; d'une œuvre qui tout à la fois vous rejoint et vous dépayse, voilà ce que j'ai trouvé dans cette

BIBLIO

« Cerise rouge » dont tous les textes en effet ont la modestie d'une guigne. Ils en ont aussi le contour net et la visibilité presque sanglante sur la blancheur du « carrelage ». Tous les écarts qu'un lecteur peut trouver, en l'occurrence, avec une écrivaine jeune, Syrienne arabophone, s'estompent devant la capacité que possède Maram al-Masri de donner une parole poétique tellement proche de sa voix qu'elle en rejoint l'oreille de tous. « Je pousse des petits cris d'oiseau », disait Georges Brassens. Cette volonté de ne pas faire ronfler le poème est ici menée à l'extrême, jusqu'à courir, sans y céder jamais, les dangers de l'insignifiance et du banal.

On conviendra donc que le quotidien de la poétesse s'épanche dans son livre. Seulement, la dignité de M^{me} Al-Masri lui interdit toute confusion entre poésie et impudeur. « Cueillir de tes mains / le frais / bouquet de ma taille / dans le lit / couvert des morceaux / de tes victimes mutilées... » Voilà bien l'expression à la fois précise et discrète d'une douleur. Celle de

Maram al-Masri pointe l'infinie difficulté qu'ont les hommes et les femmes d'accorder leurs rêves au désir, leurs désirs à l'épreuve de la durée. Et si cette jeune Syrienne trouve des mots justes pour faire entendre le cri de ses sœurs: « Les femmes comme moi / ignorent la parole / les mots leur restent en travers de la / gorge, / comme une arête / qu'elles préfèrent avaler. [...] », elle est assez intelligente et crédible pour ne pas inverser la vapeur en monopolisant la vertu.

L'amour est donc ici déchiré dans ses blessures et magnifié dans ses courtes grâces. L'auteure y parvient parce que jamais la prosodie dont elle use, et qui traduit les premiers jaillissements du cœur, ne l'éloigne de l'enfance. En cela aussi, cette poétesse, bien plus exigeante qu'il n'y paraît, requiert notre accueillante lecture. Épouser ce rythme, cette simplicité ciselée et ces désolations limpides, n'est-ce pas aussi bien retrouver les battues de son propre cœur?

Geste de mémoire,
de Roland Busselen

Éd. Vander, Bruxelles,
2003, 92 p.

« Dieu qu'elle est belle
la mer / [...] Qui se
nettoie elle-même /
Des gribouillures
jointes / de l'âme et du
néant. »

Je ne sais dans quelle mer Roland Busselen cherche l'eau de son encre, mais ce texte-ci, publié en 1984, aurait dû, entre autres poèmes, retenir durablement l'attention. Que voulez-vous! Les poètes qui se montrent peu, qui s'effacent parfois longtemps de la rumeur éditoriale, n'ont guère de chances de demeurer présents dans les consciences. Or, c'est précisément cette discrétion qui m'a toujours poussé à lire Busselen. J'y trouve une sagacité poétique assez rare et un sens aigu de l'expérience intime qui n'aplatit jamais la poésie. En 1989, cet auteur publie des aphorismes: *Dé Défi Définitif*. On croirait qu'il y revient avec ce (ou cette?) *Geste de mémoire*. Le léger doute que laisse planer la savante incertitude du titre est déjà révélateur d'une position dans laquelle, je le

BIBLIO

crois, le poète aime à se maintenir. Car enfin, s'agit-il, quand on écrit des textes en morceaux, de rendre compte de quelques mouvements ou bien d'une épopée ?

Nous ne trancherons pas, le poète en serait trahi, qui mêle dans ce livre-ci telles pensées lapidaires: *Se détacher sans devenir spectateur*, à tels poèmes: « Je remonte de ma gorge / Un dernier sanglot / Pour désobéir aux songes / Et qu'aillent loin de moi / Les regards hypocrites ».

Autant dire qu'il s'agit de mémoire, en effet. Roland Busselen parcourt une expérience vaste et qu'on devine assez longue, en la lapidant ça et là au moyen de pensées nettes et tranchantes.

Parlant de Marc-Aurèle, Charles Du Bos notait naguère que la pensée, même la plus haute, vidait la vie de son sang. Sans peut-être avoir lu cela, Roland Busselen a compris, lui, d'instinct, qu'aux saillies blanches de l'expérience pouvaient répondre les « globules » (le mot vient lui aussi de Du Bos) des émotions. Son livre, qui touche un peu à tout: aux sou-

venirs, à l'érotisme le plus fin, à la pensée la plus elliptique... permet de voyager dans un espace ténu et imprenable. Quel espace? Celui qui, entre la raison et les cœurs, pose à chacun la question de son être, et je précise: de son être en humanité.

La mémoire et ses gestes ne sont donc pas incongru(e)s en ce lieu. Toute écriture l'atteste, et Roland Busselen encourage à le penser: vivre en humanité consiste à serrer l'expérience dans la parole et à entrouvrir la parole aux avènements bouleversants de la mémoire et de l'instant. Lire ce beau poète invitera toujours à se glisser entre ces pôles.

Durer, de Jean-Marie Corbusier

Éd. Châtelaineau, Le Taillis Pré, 90 p.

La poésie de Jean-Marie Corbusier est-elle abstraite ?

Elle s'abstient en effet de toute narration épique, et elle évite soigneusement les effets de manche: pas de métaphores pour faire joli, pas d'audaces prétentieuses et pré-

tendues, aucune impudeur érotique. Et cependant, cette poésie *parle*. Je veux dire qu'elle refuse avec la même sérénité les autres facilités du poème contemporain: la glace dans la bouche, le bégaiement, la rupture gratuite avec le sens, l'ellipse vertigineusement creuse et l'autosatisfaction intellectuelle.

Certes, Corbusier joue serré. On n'entre pas forcément avec beaucoup de facilité dans une prosodie qui tend à sonder les profondeurs du mystère. Quel mystère? « La poésie dénoue et au plus près confie. » Mais, s'il s'agit, comme le titre invite à le penser, de *Durer*, et de durer malgré et grâce à la parole qui, en effet, passe dans la bouche et s'imprime dans les livres, on s'autorise à penser que la confiance échappe à celui-là même qui la profère. « Quand je dis mon secret, il renaît plus profond », écrivait Emmanuel Lochac. Dans une position de poète, que ses lecteurs auront appris à reconnaître pour familière à son talent, Jean-Marie Corbusier ne cesse de mesurer la distance entre l'objet de son poème et

BIBLIO

les mots qui lui viennent: « Nous risquons chaque répétition jusqu'à l'absence, ravaudant sans amour jusqu'à l'amour. »

Et cependant, tout cela demeure accueillant. Non seulement parce que le poète a des trouvailles de plume qui ravissent son lecteur: « Nos lèvres, quelquefois, se pressent contre celles, tout autant assoiffées, de la plaine vertigineuse » — et on lira dans cet extrait, encore, la façon unique dont Corbusier fait corps et distance avec le paysage — mais accueillant aussi parce que la structure du livre se donne sans peine, et parce que les poèmes ont tout à la fois un ton et un allant qui permettent de s'y retrouver de page en page.

Dans ce beau livre, Jean-Marie Corbusier pose au cœur de sa poétique la question même de la conscience. Certes, la durée nous est refusée. Elle nous est pourtant

concevable. Dans ce déchirement, quelques poèmes...

**Retour
au jardin clair,
de Robert Gérard**

*Éd. Châtelaineau, Le
Tailis Pré, 2003, 113 p.*

« Comme un veilleur », aura-t-il dit. La poésie est vigilance. Mais il aura aussi nommé quelques pages d'album: « Toujours cette approche des apparences / sans recherche absolue, / dans le ciel quotidien de nos métamorphoses. » Pour Robert Gérard, il s'agit de feuilleter ce qui, au terme d'un accord ou d'un affrontement, surgit. Le jardin, après tout, sera toujours, pour ceux qui s'y adonnent, le miracle d'une alliance entre la volonté (du jardinier) et la liberté souveraine (de la nature).

En somme, faire de sa vie (et de sa poésie) un jardin, revient peut-être à accueillir, autant qu'à façonner allègre-

ment, tout en restant dans l'ignorance... Je veux dire: sans qu'aucune recette ne partage les parts.

« Forme / sur la page / de tant de flammes », écrit d'ailleurs Robert Gérard. Évidemment: qui veut saisir et maîtriser tue la flamme; et à quoi bon! Mais celui qui brûle s'en va ou se dissipe... Et à quoi bon aussi!

Ce livre net et dru a la simple vertu de poser l'acte poétique au niveau du jardin.

« Vers le secret / La terre inconnue / Ne pas la nommer. » Heureusement. Robert Gérard trace un chemin dans l'impossible accord entre la volonté et le désordre. Mais son jardin est clair. Pas simplifié. Plein de lumière. Comme s'il nous conviait à aller, nous aussi, jardiner les contrastes, sans nous précipiter dans les explications qui veulent « nommer ».

Lucien Noullez